

# Les lieux de l'aventure dans le roman français du Moyen Âge flamboyant

Michel Stanesco

Volume 32, numéro 1, printemps 1996

Le roman chevaleresque tardif

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036008ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036008ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Stanesco, M. (1996). Les lieux de l'aventure dans le roman français du Moyen Âge flamboyant. *Études françaises*, 32(1), 21–34.  
<https://doi.org/10.7202/036008ar>

Résumé de l'article

Cet examen du rapport à l'espace dans des romans tardifs, tels *Meliador*, *Perceforest*, *Mélusine* et *Jehan de Saintré*, suggère qu'en dépit d'un relatif souci d'ouverture sur le monde et de précision géographique, ces textes optent généralement pour une toponymie marquée par l'indétermination poétique.

# Les lieux de l'aventure dans le roman français du Moyen Âge flamboyant

MICHEL STANESCO

Dans son dernier livre, si médiévalement intitulé *La mesure du monde*, Paul Zumthor notait une différence importante entre le roman moderne et le roman du Moyen Âge quant aux déterminations catégorielles d'espace et de temps : « Les expériences modernes nous pousseraient aujourd'hui à définir le genre romanesque par référence à son rapport au temps. Dans le roman médiéval prime le rapport à l'espace. Confiné dans un nombre restreint de schèmes narratifs, mais disséminé parmi la multitude de ses personnages, le discours romanesque, aux XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, capture le temps dans cet espace, utilise le premier afin de conférer au second un surplus de sens<sup>1</sup>. »

La primauté de l'espace pour la conscience romanesque du Moyen Âge est due à la figuration de l'action comme aventure : ce qui *ad-vient* — c'est-à-dire l'irruption de l'inconnu, de l'inouï, de l'*étrange* — a comme corollaire le départ, la quête, les épreuves qualifiantes, la passion de l'exploit héroï-

1. Paul Zumthor, *La Mesure du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 385-386.

que et de la vérification de soi. Tout cela implique le cheminement d'un lieu à un autre, moins dans le sens d'un parcours objectif d'une distance entre les choses que du franchissement par le héros de ses propres limites. C'est par des oppositions de nature spatiale que se traduit la tension entre les niveaux d'être : *ici* contre *là-bas*, *haut* contre *bas*, *droit* contre *gauche*, etc. Indifférent à des repères positifs, le chevalier errant de la Table Ronde se meut dans un espace chargé de connotations symboliques, morales, religieuses.

En fait, il existe au Moyen Âge autant de lieux littéraires que de variétés de discours. Si nous nous en tenons à la classification des discours narratifs faite par Jean Bodel dans la *Chanson des Saxons*, vers 1200, on s'aperçoit que la topographie littéraire a une forte valeur générique. Les références à la géographie de la France sont garantes de la vérité de la chanson de geste. La « matière de Rome » est concentrée autour des lieux les plus prestigieux de l'Antiquité : Rome, Thèbes, Troie ; cependant, la fidélité au modèle est parfois limitée par l'adjonction d'épisodes dont la localisation renvoie à un passé beaucoup plus récent : ainsi du siège de la forteresse de Monflor — toponyme aussi sonore que vide de signifiant, comme celui de Blanchelande, par exemple —, qui rappelle au public du *Roman de Thèbes* des expériences de la croisade. Quant à la « matière de Bretagne », « agréable, mais vaine », selon Jean Bodel, elle situe l'errance de ses personnages dans une Bretagne fictive, partagée en deux entités distinctes, mais sans frontière précise : d'un côté, le royaume de Logres, dont le centre est la cour du roi Arthur, de l'autre, des pays habités par des chevaliers cruels, des jeunes filles « desconseillées », des nains méchants, des demoiselles expertes en magie, des créatures monstrueuses. L'opposition est très nette entre l'univers ordonné, harmonieux et courtois du roi Arthur et les « mauvaises coutumes » d'ailleurs<sup>2</sup>. Les noms géographiques contribuent ainsi à une répartition des genres, « la géographie crée une attente<sup>3</sup> ».

Qu'elle soit « française », antique ou bretonne, la topographie littéraire est indissociable d'une philosophie de l'histoire. Si la chanson de geste ne manifeste apparemment aucune préoccupation pour le contexte géopolitique du XII<sup>e</sup> siècle, ce n'est que pour mieux accorder à l'Occident le

2. Rosalie Vermette, « *Terrae incantatae* : the Symbolic Geography of Twelfth-Century Arthurian Romance », dans *Geography and Literature*, éd. William E. Mallory et Paul Simpson-Housley, Syracuse University Press, 1987, p. 145-160.

3. Marie-Luce Chénier, *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Genève, Droz, 1986, p. 209.

rôle principal dans la défense de la chrétienté : la structure dramatique du monde n'a de place que pour deux camps antagonistes, les chevaliers de Charlemagne et les sarrasins. La cour de Constantinople n'est, au mieux, qu'une étape au retour d'un pèlerinage à Jérusalem, le lieu des « gabs », non des exploits guerriers et des morts héroïques. De leur côté, les « romans antiques » créent une continuité historique, de Thèbes à Troie, de Troie au Latium, bientôt relayée par l'historiographie des Plantagenêts, car les descendants d'Énée sont les fondateurs des peuples d'Occident. Cette *translatio imperii* est rendue explicite pour la première fois en une langue vulgaire par un romancier : de Grèce, puis de Rome, le pouvoir (la *chevalerie*) et le savoir (la *clergie*) sont venus en France<sup>4</sup>.

Les lieux de l'action ne se proposent donc pas tant d'introduire une distinction entre réel et imaginaire que de constituer des réseaux de signes chargés de valeur évocatrice. Pour le Moyen Âge, la géographie n'est pas une discipline indépendante, mais un chapitre de la géométrie ou de l'astronomie. Traditionnellement, la figure allégorique de la géométrie porte dans une main un compas, dans l'autre une sphère, symbole du globe terrestre. Le savoir géographique est un ensemble constitué de traditions diverses, antiques, bibliques, patristiques, qui n'avait connu aucune modification majeure depuis sa formation, à la fin de l'Antiquité tardive. Il remplit les espaces inconnus — l'Orient, l'Afrique, la mer Océane — d'une infinie variété de peuples fabuleux, de monstres et de merveilles. Le XII<sup>e</sup> siècle se passionne, à travers le *Roman d'Alexandre*, pour l'expédition du roi de Macédoine dans les contrées fantastiques de l'Orient. Par contre, pour les chevaliers de la Table Ronde, nul besoin de se rendre aux confins de la Terre : indéfiniment, ils parcourent la forêt *épaisse* qui entoure le château de leur seigneur ou la demeure familiale. Il leur suffit d'un *pas*, d'une rivière, du miroir trompeur d'un lac magique pour pénétrer dans l'Autre Monde.

Cependant, dans la mesure où le roman promène de préférence son héros dans un espace parsemé de châteaux, de vals, de royaumes fictifs, mais géographiquement restreints, il est intéressant de voir ce que devient la narration romanesque à l'époque des « grands voyages<sup>5</sup> » qui ont préparé le passage

4. Chrétien de Troyes, *Cligès*, éd. par Charles Méla et Olivier Collet, Paris, Le Livre de Poche, 1994, v. 30-44.

5. Sur le roman aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, voir Michel Zink, « Le roman », dans *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, VIII/1, *La Littérature française aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, sous la direction de Daniel Poirion, Heidelberg, Carl Winter, 1988, p. 197-218.

du monde médiéval à la modernité. L'histoire de ce changement commence par une double contradiction. C'est à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle que des missionnaires se lancent en vagues successives sur les routes de l'Asie centrale, de l'Extrême-Orient même : Jean du Plan Carpin (1245), Guillaume de Rubrouck (1253), Jean de Montecorvino (1289), Odoric de Pordenone (1314), Jourdain de Séverac (1320) et bien d'autres. L'aventure orientale de Marco Polo, fils d'un marchand vénitien, s'étend sur presque un quart de siècle (1271-1295). Après la fermeture des routes d'Orient, en 1368, l'intérêt des Européens se porte vers l'Ouest, à la recherche des Îles Fortunées ou d'une nouvelle route vers les Indes. Un riche corpus de relations de voyages alimente la curiosité du public. Il serait pourtant erroné de croire que ces voyageurs téméraires ont une appréhension directe et objective de la réalité. Souvent, ils ne fournissent que la démonstration de la vérité des anciens livres sur les *mirabilia* du monde. La distinction moderne réel-irréel a peu de sens pour eux : les merveilles suscitent l'étonnement, mais très rarement le doute quant à leur existence. Marco Polo modèle ses découvertes d'après des textes légendaires comme le *Roman d'Alexandre* et la *Lettre du Prêtre Jean*<sup>6</sup> ; en outre, sa voix n'arrive au public qu'à travers l'écriture de Rustichello de Pise, auteur de romans arthuriens. Le voyage même de Colomb est en grande partie une entreprise eschatologique<sup>7</sup>.

D'un autre côté, alors que l'Occident prend de plus en plus contact avec des civilisations étrangères, l'*homo viator* qu'est le chevalier errant ne semble guère concerné par cette entreprise, du moins dans le roman français. Ni les expéditions vers l'Orient ni l'expansion géographique de l'Europe vers le sud et vers l'ouest ne modifient le cadre de son action. Contrairement à ce qu'on a pu croire, la Terre n'a pas changé brusquement d'aspect. Des notations comme Babylone, la Perse et l'Inde continuent d'évoquer des lieux exotiques bien éloignés, non pas des endroits réels. Le processus de désenchantement de la Terre, comme celui de la sécularisation du cosmos, fut un processus de longue durée.

La littérature arthurienne tardive est exemplaire à cet égard. L'auteur du roman de *Perceforest*<sup>8</sup> (rédigé entre 1314?-

6. Cesare Segre, « Introduzione » à Marco Polo, *Millione. Le divisament dou monde*, éd. Gabriella Ronchi, Milan, Mondadori, 1982, p. XIV.

7. Claude Kappler, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1980, p. 110-111.

8. *Le Roman de Perceforest*, première partie, éd. Jane H. M. Taylor, Genève, Droz, 1979 ; troisième partie, éd. G. Roussineau, t. I, 1988, t. II, 1992 ; quatrième partie, t. I-II, 1987.

1340?) ne nous fournit aucune indication précise sur l'Angleterre, le principal théâtre d'action de ses chevaliers. Elle y est réduite à sa plus simple expression — une vaste forêt « aventureuse ». À peine témoigne-t-il de quelques connaissances de la Zélande et de la Flandre, ce qui laisse supposer qu'il était originaire des Pays-Bas. Le roman s'ouvre par une description géographique des Îles Britanniques empruntée à Orose, alors qu'elles étaient relativement bien connues des contemporains du romancier; la *Topographia Hibernica* de Giraud de Barri lui procure aussi une description de l'Irlande. Leur fonction n'est autre que de garantir l'authenticité de l'*ystoire*.

L'ambition de l'auteur est d'écrire l'histoire de la Bretagne pré-arthurienne dont la fondation se rattacherait à un épisode de la vie d'Alexandre le Grand. Alors que le fameux roi est en route vers les Indes, son navire est poussé par une tempête sur la côte d'Angleterre, un pays en proie à l'anarchie. Il n'y restera que le temps de confier les couronnes d'Angleterre et d'Écosse à deux de ses compagnons, Betis (qui prendra le surnom arthurien de Perceforest) et Godifer, d'inventer le jeu du tournoi pour revigorer la chevalerie et de devenir, après avoir été le prisonnier de la Dame du Lac, l'aïeul du roi Arthur. Dans cette tentative de réécriture de la pré-histoire arthurienne,

un problème géographique spécifique se pose : la Grande Bretagne est l'Angleterre ; cette mutation objective rend difficile le maintien d'une géographie mythique, dans laquelle on ne saurait bien sûr retrouver les données réelles. En substance, on peut dire que la Bretagne d'Arthur est coïncée entre une conception cosmographique héritée de l'Antiquité [...] et une conception mythique, telle qu'elle est fournie par l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffrey de Monmouth [...]. En aval de ces deux visions de l'espace incompatibles entre elles, se situe la réalité, telle qu'elle affleure dans le prologue auctorial : rivières et abbayes contemporaines, parfaitement identifiables, qui constituent les étapes d'un itinéraire touristique et non plus aventureux<sup>9</sup>.

Cependant, l'action du roman s'étend sur près de deux cents ans, jusqu'à l'arrivée du Graal en Angleterre et la conversion du pays à la religion chrétienne. Au cours de cette période, la chevalerie déploie sans relâche une activité civilisatrice et pacificatrice sur l'Angleterre, habitée par des géants, des enchanteurs maléfiques, des seigneurs tyranniques et une population misérable. Dès que les créatures mauvaises sont

9. Anne Berthelot, « La Grande Bretagne comme terre étrange/ère : le tourisme d'Alexandre dans le *Roman de Perceforest* », dans *Diesseits- und Jenseitsreisen im Mittelalter*, éd. Wolf-Dieter Lange, Bonn, Bouvier, 1992, p. 12.

éliminées, l'espace est organisé en « régions » (royaumes gouvernés par un roi), et les anciennes terres sauvages changent de nom : la « Roide Montagne » devient l'Irlande, la « Selve Carboniere » le Brabant et le Hainaut, la « Forest aux Merveilles » le Northumberland. Une fois les « régions » christianisées, elles deviennent des « provinces » et changent à nouveau de nom pour rappeler leur saint patron ; elles seront les lieux où s'accompliront les mystères du Graal. Le lien est ainsi fait avec l'*Estoire del Saint Graal* : « La géographie réelle a donc disparu devant la géographie poétique arthurienne<sup>10</sup>. »

Un autre « prolongement rétroactif » du *Lancelot-Graal* est le *Meliador*<sup>11</sup> de Jean Froissart, immense roman inachevé de plus de 30 000 vers (écrit entre 1365 et 1383). L'action touffue de ce roman, construit sur le motif de la princesse qui n'épousera que le plus vaillant des chevaliers, se situe en Angleterre, en Écosse et en Irlande, au temps de la jeunesse du roi Arthur. Comme on sait que Froissart a séjourné en Écosse au début de la rédaction du roman, il n'est pas sans intérêt de voir dans quelle mesure il s'écarte du paysage arthurien conventionnel pour faire part de sa propre expérience. Or, il faut convenir que la récolte des données réelles s'avère décevante. Froissart situe la limite de l'Angleterre et de l'Écosse telle qu'elle existe dans les années 1360, place correctement l'île de Man entre l'Irlande et l'Écosse et révèle une connaissance à vrai dire assez approximative de la côte ouest de l'Angleterre et de l'Écosse<sup>12</sup>. Un reflet de l'opinion de la cour d'Angleterre est sensible dans la présentation de l'Irlande : c'est un pays sans châteaux, dont l'aristocratie ignore les règles de la chevalerie et de la courtoisie<sup>13</sup>. Comme l'auteur du *Perceforest*, Froissart n'hésite pas à identifier ses toponymes fictifs à des noms réels : Signandon est l'actuelle Stirling, Blanche Lande est Melrose, Monchus est Roxburgh ; cette dernière localité, où se tiendra sous les auspices d'Arthur le tournoi final gratifiant, est sans doute une allusion au lieu du

10. Christine Ferlampin-Acher, « La géographie et les progrès de la civilisation dans *Perceforest* », dans *Provinces, régions, terroirs au Moyen Âge. De la réalité à l'imaginaire. Actes du Colloque International des Rencontres Européennes de Strasbourg*, 1991, éd. Bernard Guidot, Presses Universitaires de Nancy, 1993, p. 286.

11. Jean Froissart, *Meliador*, éd. A. Longnon, Paris, SATF, t. I-III, 1895-1899.

12. A. H. Diverres, « The Geography of Britain in Froissart's *Meliador* », in *Medieval Miscellany presented to Eugène Vinaver*, Manchester University Press, 1965, p. 97-112 ; *Idem*, « Froissart's *Meliador* and Edward III's policy towards Scotland », dans *Mélanges Rita Lejeune*, Gembloux, 1969, p. 1399-1409.

13. *Idem*, « The Irish Adventures in Froissart's *Meliador* », dans *Mélanges Jean Frappier*, Genève, Droz, 1970, p. 235-251.

couronnement d'Edouard III comme roi d'Écosse, en 1356. Ce système d'identification des lieux fictifs à des endroits réels sera repris par Thomas Malory. Là s'arrêtent les références au décor contemporain de l'auteur. L'indifférence de Froissart à l'égard de la géographie réelle est manifeste : l'Irlande est séparée du pays de Galles par une simple rivière, les Îles Britanniques sont partagées en quatre royaumes indépendants. Les lieux de l'aventure sont aussi fictifs que ses héros et leur héraldique :

Loin de parcourir un espace réel, ces protagonistes parcourent un espace symbolique dont la géographie incolore et neutre sert de champ d'activité aux exploits toujours semblables [...] Le monde est réduit aux dimensions d'une gigantesque lice où se déploie le jeu narcissique et récurrent de la joute, jeu de compétition qui, comme tout jeu, a besoin de règles factices et ne peut fonctionner qu'à la condition d'être distinct de la réalité<sup>14</sup>.

Un auteur anonyme s'est chargé, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, de raconter dans *Ysaïe le Triste*<sup>15</sup> les aventures du fils de Tristan et d'Yseult. Son héros part en croisade dans un royaume mythique envahi par les Castillans et les Aragonais, présentés comme des sarrasins. On a supposé qu'il s'agissait là d'une mise à contribution de l'histoire contemporaine : à cette époque, en effet, les Castillans et les Aragonais représentent le parti des hérétiques dans l'Église d'Urbain VI. La croisade d'Ysaïe serait une réplique romanesque de l'expédition du duc de Lancastre contre « l'usurpateur » Jean I<sup>er</sup> de Castille<sup>16</sup>. Cependant, il est plus probable que ce contexte faussement historique sert à situer l'action dans un passé indéterminé. La même invraisemblance ostentatoire se retrouve dans le roman de *Jehan d'Avennes*<sup>17</sup> : le héros, censé avoir vécu au XIII<sup>e</sup> siècle, mais présenté dans le décor bourguignon du milieu du XV<sup>e</sup>, se bat en Espagne contre une coalition sarrasine fantaisiste, dont font partie, entre autres, les rois musulmans de Tolède et de Lisbonne.

Un roman généalogique est par définition lié à un lignage, c'est-à-dire à un territoire. Les chevaliers des romans

14. Friedrich Wolfzettel, « La "modernité" du *Méliador* de Froissart : plaidoyer pour une revalorisation historique du dernier roman arthurien en vers », dans *Arturus Rex. Acta Conventus Lovaniensis 1987*, Leuven University Press, 1991, p. 381.

15. *Ysaïe le Triste, roman arthurien du Moyen Âge tardif*, éd. A. Giacchetti, Publications de l'Université de Rouen, 1989.

16. A. Giacchetti, « Ysaïe le Triste et l'Écosse », *Bulletin Bibliographique de la Société Internationale Arthurienne*, 15, 1963, p. 109-119.

17. *Jehan d'Avennes*, éd. Anna Maria Finoli, Milan, Cisalpino-Goliardica, 1979.



de *Mélusine* — celui en prose, rédigé par Jean d'Arras en 1393 pour le duc de Berry<sup>18</sup> et celui en vers de Coudrette<sup>19</sup> pour le seigneur de Parthenay — sillonnent le monde, bien que le personnage éponyme ne soit rattaché qu'à l'aire relativement réduite du Poitou. Une fée originaire de l'île d'Avalon a épousé le roi d'Écosse ; coupable d'avoir violé l'interdit sur lequel se fondait leur union, le roi sera enfermé par ses filles au cœur d'une montagne dans le Northumberland. Elles seront punies par leur mère : l'une sera condamnée à garder un épervier merveilleux dans un château d'Arménie, une autre sera enfermée dans le mont Canigou, en Aragon, la troisième, Mélusine, se transformera tous les samedis en serpente de la taille aux pieds. C'est elle qui épousera un mortel, s'établira dans le Poitou et sera la souche d'une glorieuse descendance. Durant son séjour parmi les mortels, Mélusine entreprend une riche œuvre de bâtisseuse : bourgs, châteaux, abbayes. Ses fils suivront une prestigieuse carrière chevaleresque : ils deviendront respectivement rois de Chypre, d'Arménie, de Bohême, duc de Luxembourg, comte de la Marche, seigneur de Lusignan, comte de Forez, sire de Parthenay. D'illustres personnages de la grande noblesse européenne s'intéressent de près à la rédaction du roman de Jean d'Arras, comme pour rappeler qu'ils constituaient un grand lignage solidaire devant les malheurs qui frappaient un des leurs, Léon de Lusignan, dont le pays, la Petite Arménie, venait d'être rayé de la carte par l'émir d'Alep. Mélusine devient dès lors une des figures maternelles de l'Europe, car l'Arménie, aussi bien la Majeure que la Mineure, en faisait partie selon les traités de géographie du Moyen Âge<sup>20</sup>. La passion subite pour Mélusine, entre 1393 et 1403, alors que la légende rattachée aux Lusignan était connue depuis un siècle, ne peut s'expliquer que dans le contexte historique de la formidable pression turque. Ces romans connaîtront une deuxième vogue après la chute de Constantinople, au moment où Charlotte de Lusignan mendiait du secours à Rome contre les avancées turques et où le duc de Bourgogne nourrissait ses rêves de croisade.

Un autre roman pose en 1456 la question d'une croisade contre l'expansion ottomane en Europe : certes, *Jehan de Saintré*<sup>21</sup>

18. Jean d'Arras, *Mélusine*, éd. L. Stouff, Dijon, 1932, rééd. Genève, Slatkine, 1974.

19. Coudrette, *Le Roman de Mélusine ou Histoire de Lusignan*, éd. E. Roach, Klincksieck, 1982.

20. À commencer par le *De mensura orbis terrae* de l'Irlandais Dicuil, au XI<sup>e</sup> siècle, cf. Patrick Gautier Dalché, « Tradition et renouvellement dans la représentation de l'espace géographique au XI<sup>e</sup> siècle », *Studi medievali*, n° 24, 1983, p. 145-146.

21. Antoine de La Sale, *Jehan de Saintré*, éd. Jean Misrahi et Charles A. Knudson, Genève, Droz, 1978.

qu'Antoine de La Sale dédie à Jean de Calabre, fils aîné du roi René d'Anjou, ne se réduit pas à cet épisode. Il est d'abord un *Bildungsroman* qui raconte la lente transformation d'un page innocent en un chevalier accompli. La carrière des armes est doublée d'une histoire d'amour : une jeune veuve qui vit à la cour du roi remarque le page, fait son éducation courtoise et en tombe bientôt amoureuse. Signe des temps nouveaux, cette éducation implique un coût financier : les sommes d'argent données à Jehan par la veuve ou par le couple royal sont régulièrement précisées et leur emploi justifié. Mais l'originalité de *Jehan de Saintré* est ailleurs : alors que dans tout roman l'histoire des armes et celle de l'amour vont de pair, Antoine de La Sale ramène la relation amoureuse au niveau anecdotique du fabliau ou de la nouvelle. Tandis que Jehan fréquente les cours en quête de joutes et de pas d'armes, la dame se console de son absence avec un jeune abbé, plus friand de plaisirs charnels que soucieux de pieuse réclusion monastique.

La vie chevaleresque de Jehan de Saintré commence par les *Wanderjahre* caractéristiques de tout roman d'apprentissage : la Dame lui recommande d'aller « faire armes » pendant un an aux cours des rois d'Aragon, de Navarre, de Castille ou de Portugal. En fait, le jeune écuyer se contentera d'un aller-retour Paris-Barcelone, car il trouvera un chevalier qui le libérera de son « emprise » dès la première étape. Il faut dire qu'en 1446-1447, le fameux chevalier bourguignon Jacques de Lalaing avait entrepris un bien plus long voyage, à travers les royaumes de Navarre, de Castille, de Portugal et d'Aragon, avant de trouver un adversaire<sup>22</sup>. Le voyage de Saintré n'a rien de celui d'un ancien chevalier errant : il est accompagné de trois chevaliers, de neuf écuyers, de hérauts d'armes, d'une foule de pages et de domestiques, sans compter les bagages contenant les habits et les objets de luxe. Il n'est pas étonnant qu'il mette une journée pour se rendre de Paris à Bourg-la-Reine.

Bien que son héros soit mort en 1368, Antoine de La Sale le place dans la société aristocratique du milieu du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. L'aventure chevaleresque y est remplacée par la joute et le pas d'armes, le destin du héros se décide à la cour et non pas dans les forêts obscures. Se rendre en Espagne et au Portugal pour jouter en l'honneur de la dame aimée était devenu une mode depuis que le sénéchal de Hainaut s'y était couvert de gloire en 1402. À leur tour, des chevaliers italiens, catalans et castillans viennent jouter en France ou en Angleterre. Jehan de Saintré combat en champ clos un baron de

22. *Livre des Faits de Jacques de Lalaing*, dans *Œuvres de Georges Chastellain*, éd. Kervyn de Lettenhove, t. VIII, Bruxelles, 1866, p. 99-160.

Pologne qui, accompagné de quatre compatriotes, errait sur les routes de l'Europe pour « acquérir honneur et la tres desirée grace de sa dame ». Sur le conseil de sa protectrice, Saintré défend un pas dans les environs de Calais pour se faire connaître des chevaliers anglais. L'abbé ne manquera pas de railler ces chevaliers qui, sous prétexte de faire leurs armes, s'en vont en hiver en Allemagne s'amuser avec les filles, en été en Sicile ou en Aragon, profiter des bons fruits et des beaux jardins, et finissent par payer un pauvre ménestrel chargé d'annoncer dans les cours leurs imaginaires victoires.

Pourtant, le point de vue de l'abbé n'est pas celui de l'auteur, aux yeux duquel la chevalerie garde son prestige. Saintré ne se fera adouber qu'à l'occasion d'une croisade en Prusse contre les sarrasins. Tous les chevaliers de l'Occident et de l'Orient se liguent contre l'infidèle. C'est avec un plaisir évident que l'auteur dresse la longue liste des combattants du camp chrétien, en mélangeant des noms familiers et contemporains à d'autres, à sonorité étrangère. La présentation de l'armée sarrasine est un prétexte pour mentionner d'abord l'Inde et ses 7548 îles, dont la plus importante cependant avait été convertie au christianisme par l'apôtre Thomas. Un de ses corps d'armée est constitué par les rois d'Arménie, de Fès, d'Alep, de Balaquie, de Barbarie, de Russie, de Samace et de Tartarie. Si nous nous rappelons que l'auteur mena une vie aventureuse, qu'il participa à la croisade de Jean I<sup>er</sup> de Portugal qui avait abouti à la prise de Ceuta, qu'il connaissait parfaitement les cours de France, de Bourgogne, d'Italie, qu'il avait rédigé des relations de voyage et même un traité de géographie, nous comprendrons que sa façon désinvolte d'enfiler les noms des royaumes et des peuples du vaste monde n'est qu'un procédé visant à souligner le caractère fictionnel du discours. L'auteur anonyme du *Livre des faits de Jacques de La-laing* note avec minutie le trajet et les étapes des voyages de son héros en Bourgogne, en Espagne, au Portugal, en Angleterre, en Écosse. Le même souci de précision apparaît chez le chevalier Leo von Rozmital, originaire de Bohême, qui entreprend entre 1465 et 1467 un périple à travers plusieurs pays de l'Occident. Tout autre, en revanche, est la situation dans *Jehan de Saintré*: Antoine de La Sale introduit délibérément un jeu entre l'expérience de la réalité et l'univers de ses personnages.

Il n'en est pas de même de l'auteur anonyme de la belle *Histoire des seigneurs de Gavre*<sup>23</sup>, également « parue » en 1456. Le livre, rédigé dans l'entourage du duc de Bourgogne, appartient à la tradition des aventures chevaleresques d'outre-mer,

23. *Histoire des seigneurs de Gavre*, éd. René Stuij, Paris, Champion, 1993.

comme le roman de *Gillion de Trazegnies* et la mise en prose de *Gilles de Chin*. Son héros est Louis de Gavre, chevalier flamand, dont un aïeul est mort à Roncevaux ; son père a été un compagnon de saint Louis. À l'âge de 18 ans, Louis décide de « chercher les aventures du monde ». Uniquement suivi d'un fidèle écuyer, il traverse la Champagne, la Bourgogne, la Savoie et entre au service du duc de Milan, en guerre avec Florence. Au bout d'un an, après s'être illustré dans les batailles, Louis s'en va chercher fortune ailleurs. En Dalmatie, il défend dans un duel judiciaire le comte d'Istrie, injustement accusé. Ayant libéré le pays des félons et des méchants, il s'embarque à Raguse pour se rendre à Constantinople, en compagnie d'un chevalier istriote, Organor de Sibenik. Après diverses péripéties en mer, ils apprennent que le duc d'Andrinople a envahi les terres du duc d'Athènes car la fille de ce dernier refusait de l'épouser. Les deux chevaliers changent de cap et vont vers Athènes où ils arrivent à temps pour modifier le cours de la bataille et donner la victoire aux Athéniens. Louis épousera la princesse et succédera à son beau-père. Un jour, il apprend par un pèlerin flamand que le roi Philippe de France avait annoncé pour la Pentecôte un tournoi à Compiègne. Sans hésiter, Louis entreprend le voyage. En compagnie de sa femme, de son jeune fils et de plusieurs nobles chevaliers, il traverse Belgrade, Buda, les pays allemands, Bâle, la Bourgogne, Troyes. Il remporte le prix du tournoi, confie à ses vieux parents son deuxième fils, qui vient de naître, puis retourne à Athènes.

L'originalité du roman tient au fait que le héros vit ses aventures non dans un décor abstrait, mais dans des pays bien réels. L'auteur montre une bonne connaissance de la côte et de l'archipel dalmates, ainsi que de la Grèce. Il sait que des seigneurs chrétiens se livrent au pillage des marchands, de connivence avec les pirates sarrasins de Tunis. Pour traverser certaines régions, les deux chevaliers embauchent des guides. En Grèce, ils s'informent « des manieres et coustumes du païs<sup>24</sup> ». Alors que Louis s'enferme dans sa chambre, en proie à des pensées amoureuses, son ami visite Athènes. De retour au logis, celui-ci lui fait part de

la beauté et situation du lieu ; puis luy raconta la ruïne des beaulx palaix et riches edefices que aultrefois y avoit eu, par coy on perchevoit assés, par les riches pillés que encores estoient en estat et les riches murs de pourfire et d'albastre listé ; puis luy raconterent les lieux desers et palaix abatus quy estoient hors de la ville ens es beaulx jardins de plaisance, ou

anchienement les filosofes tenoyent leurs estudes. Ainsy come poés oÿr, Organor racontoit a Loÿs de Gavres la beaulté de la noble cité d'Attainez<sup>25</sup>.

Invités par le duc à un festin, les deux chevaliers refusent de s'asseoir à table, pour servir les dames, «ainsy come en France estoit de coustume». Cependant, le sénéchal ne l'accepte pas, car «selonc les paÿs les coustumez! Maintenant estes en Grece, et pour ce selon la maniere et coustume de Grece vous convient faire la feste<sup>26</sup>». Cette attention prêtée à des pays lointains et aux mœurs des gens est exceptionnelle dans le roman français.

Le motif du chevalier parcourant le monde sur l'ordre d'une dame qui, en récompense de la gloire qu'elle voudrait le voir acquérir, lui a promis son amour, réapparaît dans le roman de *Jehan d'Avennes* (1465), déjà mentionné. Comme Jehan de Saintré, Jehan d'Avennes s'affirme d'abord dans les joutes et les pas d'armes. Sa renommée est si grande qu'il obtient du roi de France la permission d'affronter en champ clos l'empereur d'Allemagne (le «souldan») pour éviter une bataille meurtrière entre les deux armées. De vagues souvenirs de la littérature arthurienne sont réutilisés, mais sans véritable incidence sur l'univers du roman : le héros tue un énorme serpent dans la forêt du Vallois — motif très prisé, qui apparaît aussi dans la mise en prose de *Gilles de Chin* au XV<sup>e</sup> siècle ; il combat incognito avec des armes blanches, vermeilles, noires ; devant l'impossibilité d'épouser sa protectrice bien-aimée, il se retire dans une forêt, où il vit sept ans au milieu des bêtes sauvages, en se nourrissant de racines. Mais ce qui distingue Jehan d'Avennes est un nationalisme évident : les guerres auxquelles il participe se font contre l'empereur d'Allemagne et contre le roi d'Angleterre. À l'exception d'une rapide expédition en Espagne, l'espace de ses exploits est la France entre Reims et Bordeaux, l'Artois et la forêt de Mourmay. Et plus les sièges, les guerres, les croisades sont fantaisistes, plus l'auteur s'attache à nommer les provinces et les rivières de France que traverse son héros, comme s'il voulait compenser l'inconsistance du temps raconté par l'enracinement dans un pays bien réel.

La même exaltation nationaliste se lit dans le *Noble et tresexcellent romant nommé Jehan de Paris, roy de France*<sup>27</sup>, roman

25. *Ibid.*, p. 114.

26. *Ibid.*, p. 137.

27. *Le roman de Jehan de Paris*, in *Poètes et romanciers du Moyen Âge*, éd. Albert Pauphilet, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952, p. 691-760.

en prose de la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, qui connaîtra une étonnante popularité jusqu'au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Il raconte la compétition pour la main de l'infante d'Espagne entre le vieux roi d'Angleterre et le jeune roi de France. Avant de se rendre à la cour de Burgos, le roi d'Angleterre vient à Paris se fournir en cadeaux, car il « ne trouvoit pas bien en son pays draps d'or a sa volenté<sup>28</sup> ». Le roi de France décide de l'accompagner, en se cachant sous l'identité d'un certain Jean, fils d'un bourgeois de Paris, et de l'éblouir par son train de vie fastueux. Il organise dans le plus grand secret la rencontre qu'il attribuera au hasard, entre son cortège et celui des Anglais : « Quant il sceut que le roy d'Angleterre vouloit partir demain de Paris, il part et tire son chemin par la Beausse, car il savoit bien que ledict roy vouloit tirer a Orleans et de la a Bordeaux, et pource il s'en alla devant jusques vers Estampes. Et quant il fut adverti que le roy d'Angleterre venoit, il partit d'Estampes, et se mit a chevaucher la Beausse tout bellement, pour contreactendre le roy d'Angleterre<sup>29</sup>. »

Il arrive pourtant que, même dépourvu de déterminations spatiales concrètes, un pays lointain serve un arrière-plan politique. Ainsi en est-il du légendaire « royaume de Hongrie », associé depuis le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle au lignage maternel de Charlemagne. Or, à la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, l'auteur du *Roman de mesire Charles de Hongrie*<sup>30</sup> reprend ce lieu d'origine épique pour célébrer implicitement la maison d'Anjou comme ancienne détentrice de la couronne de Hongrie. Mais son projet pourrait être beaucoup plus ambitieux : par des précisions dynastiques, par tout un jeu d'allusions à des situations contemporaines, il fournit au jeune roi Charles VIII un argument pour se prévaloir de droits sur la Hongrie, et surtout sur l'Italie et le royaume de Jérusalem<sup>31</sup>. L'espace des aventures est néanmoins arthurien : une forêt peuplée de chevaliers errants, d'ermites, de demoiselles violentées, de nains et de géants, de griffons, de monstres et d'hommes sauvages.

Même chez un esprit nostalgique comme Froissart, la conscience du changement historique s'accompagne du sentiment de l'agrandissement de l'espace : « lors [au temps d'Arthur] n'estoient pas si grans/les terres... comme elles sont presentement », déclare-t-il dans *Méliador*<sup>32</sup>. Et pourtant, le roman français du Moyen Âge flamboyant est beaucoup plus

28. *Ibid.*, p. 707.

29. *Ibid.*, p. 712.

30. *Le Roman de messire Charles de Hongrie*, éd. Marie-Luce Chénierie, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1992.

31. Marie-Luce Chénierie, « Introduction », *Ibid.*, p. XXIII-XXVI.

32. Jean Froissart, *Méliador*, t. I, v. 21-23.

fidèle à la topographie traditionnelle que sensible aux données de la pratique. À de rares exceptions, les noms des pays lointains sont des lieux d'indétermination poétique. En revanche, la toponymie française fait une entrée massive dans l'univers romanesque, surtout dans les romans écrits à la gloire d'une famille. Ce processus contribue non seulement à la diminution de l'espace merveilleux, mais aussi à l'effacement graduel de la valeur générique de la topographie littéraire.